

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE

N^o. 26.

SOMMAIRE. Hippolyte de Villemessant. - La jeune Mère rêveuse, d'après M. F.-A. Kaulbach. - Un Critique d'Art, d'après M. J.-L. Meissonier. - L'Héritière de Duivenvoorde. Une Visite à la Chartreuse.
TEXTE. A nos Lecteurs. - Nos Gravures. - L'Auteur de la Marseillaise. - Etudes historiques. Hérauts, Rois et poursuivants d'Armes. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Les Mensonges de l'Histoire. Le Fait du Romain Curtius. - L'Art du Comédien. - Au Sujet de Renouveau. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds. - Rébus No. 7.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N^o. 1, à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.
Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

— 9^e ANNÉE —

3 Mai 1879

A NOS LECTEURS

Après avoir passé les neuf premières années de son existence dans le local de la Place Madou, l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE s'est décidée à quitter ce quartier, trop peu central, pour se fixer au cœur même de l'agglomération bruxelloise, au BOULEVARD DU NORD, N^o 107, ce passage, plein de vie et d'animation, qui, large et spacieux, réunit la gare du Nord à celle du Midi. — Nous profiterons de cet emplacement commercial pour exposer, à la grande vitrine qui donne sur la voie publique, tous les ouvrages que nous produisons, Illustration Européenne, Musée du Jeune Age, Bible et Histoire des Croisades, illustrées par Gustave Doré, etc., etc.

Nos bureaux seront donc placés dans une situation centrale, d'un accès facile, et qui est appelée forcément à devenir une des meilleures et des plus prospères de la ville de Bruxelles.

Nous serons fixés dans nos nouveaux locaux à partir du 15 mai 1879.

NOS GRAVURES.

HIPPOLYTE DE VILLEMESSANT.

Le journalisme français a fait, par la mort de M. de Villemessant, une perte immense, et cette perte est si profondément sentie chez ses confrères, que tous, même ceux qui furent ses adversaires les plus prononcés, se sont empressés de payer un tribut de regrets à sa mémoire.

Jean-Hippolyte de Villemessant, naquit à Rouen, le 22 avril 1812; il porta jusqu'à quatorze ans le nom de Cartier, qui était celui de son père; il le quitta alors pour prendre celui de sa mère, qu'il devait rendre si célèbre. Marié à dix-huit ans, il s'éta-

blit d'abord à Blois comme marchand de rubans, puis à Tours et à Nantes. En 1839, il vint à Paris où bientôt il fonda la „Sylphide,” journal de modes. Après la Révolution de février 1848, il créa deux feuilles que leurs attaques contre la République firent supprimer, le „Lampion” et „La Bouche de Fer;” la „Chronique de Paris,” qui leur succéda en 1850, fut également supprimée après deux ans d'existence.

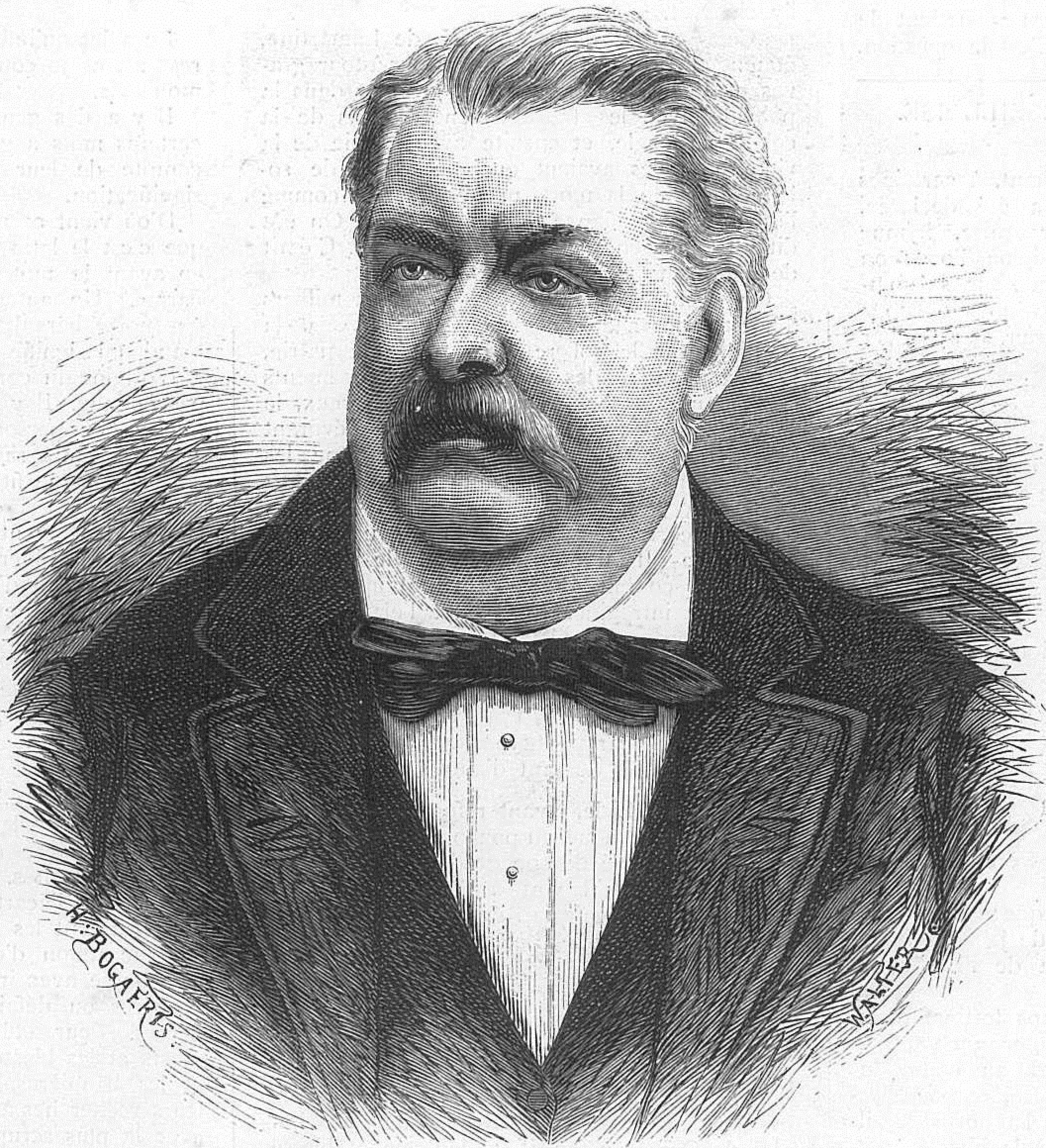
Programme,” la „Gazette de Paris,” la „Gazette Rose,” le „Grand Journal,” „l'Autographe.”

Parmi les œuvres qui lui sont personnelles il en est une très-intéressante, publiée, en six volumes, sous le titre de „Mémoires d'un Journaliste.”

M. de Villemessant est mort chrétiennement à la suite d'un œdème pulmonaire, dans la nuit du 11 au 12 avril, à sa villa de Monte-Carlo (Monaco), où il avait passé l'hiver.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, les journaux français ont été pour ainsi dire unanimes à rendre justice aux qualités réelles qui distinguaient M. de Villemessant. Si, pendant sa vie, il a été, comme son patron, „loué par les uns, blâmé par les autres,” il n'a guère reçu que des éloges après sa mort. C'était un homme merveilleusement organisé, entreprenant, actif, qui a su créer, en matière de presse, un nouveau genre auquel il a assuré un succès colossal.

Nous n'avons à parler ici ni de la politique ni de la polémique du Figaro, mais nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot concernant le bien que ce journal a fait, sous l'impulsion généreuse de son rédacteur en chef, en employant son immense publicité à organiser des souscriptions pour une foule d'œuvres charitables ou utiles: c'est que, comme l'a dit la „Gazette” de France, M. de Villemessant était un cœur d'or, une main toujours ouverte.



HIPPOLYTE DE VILLEMESSANT.

Enfin en 1854, il ressuscita le Figaro, qui fut d'abord bi-hebdomadaire et qui lui valut beaucoup de procès et plusieurs duels.

Il y aurait une longue liste à dresser de ses autres entreprises littéraires. Citons le „Figaro-

de ses grands rayons d'or; l'alouette chante au ciel, les paquerettes sourient dans le gazon, la fauvette fait retentir le bocage; tout est joie et bonheur sous le firmament.

Une jeune mère, voulant faire respirer à

LA JEUNE MÈRE RÊVEUSE.

Les frais zéphyr luttent entre les branches des lilas; mille fleurs parfument l'air; le soleil inonde la campagne

son nouveau-né cet air pur et vivifiant qui fait éclore les feuilles naissantes, va se promener, à travers les sentiers fleuris des bois, tenant entre ses bras son trésor le plus précieux.

Ces merveilles sans nombre que la nature seule sait faire éclore, remplissent son cœur d'une joie égale à celle qui anime les oiseaux dans le bocage, mais on dirait qu'une pensée mélancolique vient se refléter sur son front. Elle se dit peut-être :

„Puisse la vie de mon enfant s'écouler aussi paisible que le premier jour du printemps!”

Mais, hélas! elle sait que le ciel ne reste pas toujours sans nuages, et qu'à la saison de la jeunesse et des fleurs, succède celle des épreuves de l'âge mûr, des tempêtes et des frimas.

UN CRITIQUE D'ART.

„La critique est aisée, et l'art est difficile,” a dit un poète.

L'esprit de critique est né avec l'homme; il ne se produit pas au monde une nouveauté sur laquelle il ne s'exerce. Nous critiquons tout et toujours, souvent sans connaissance aucune de la chose, et avec cette légèreté commune à la majorité des êtres humains.

La critique, certes, est la meilleure source de perfectionnement et de progrès, mais pour cela il faut qu'elle émane d'un esprit juste, impartial et éclairé, et qu'elle reste complètement étrangère à tout sentiment d'envie et de jalousie. Alors elle est un art et une science, car elle suppose des connaissances spéciales et approfondies. Mais ne confondons pas cette critique sérieuse et sévère avec ces appréciations ridicules, méchantes souvent, produites à la légère et dictées par un esprit mesquin, sans culture et sans jugement.

A quelle classe de critiques appartient le gentilhomme ici présent? — C'est la question.

L'AUTEUR DE LA MARSEILLAISE.

La „Marseillaise” dont le chant, à certaines époques, constituait un délit, a été déclarée, depuis peu, dans l'armée française, hymne officiel et national. — Nous saisissons l'occasion pour entrer dans quelques détails sur sa composition et sur son auteur, sans nous occuper des questions politiques qui peuvent se rattacher à cette œuvre.

Joseph Rouget de l'Isle était né dans les montagnes du Jura, à Launs-le-Saulnier, en 1760; il avait donc trente-deux ans quand l'Assemblée législative jetait à la face de la France ces mots terribles : „Citoyens! la patrie est en danger.”

L'enfant du Jura était alors officier du génie dans la garnison de Strasbourg; il avait de plus la double réputation de poète et de bon musicien. Dietrich, alsacien et maire de Strasbourg, le recevait familièrement chez lui, où il était accueilli à titre de bon patriote par la femme et les jeunes filles du magistrat municipal, qui partageaient l'enthousiasme révolutionnaire.

Ici laissons la parole à l'auteur des „Girondins.”

„C'était dans l'hiver de 1792. La disette régnait à Strasbourg. La maison de Dietrich était pauvre, sa table frugale, mais hospitalière pour Rouget de l'Isle. Le jeune officier s'y asseyait le soir ou le matin comme un frère ou un fils de la famille.

„Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarda de l'Isle avec une sérénité triste et lui dit :

— L'abondance manque à nos festins, mais qu'importe, si l'enthousiasme ne manque pas à nos fêtes civiques et le courage au cœur de nos soldats! J'ai encore une dernière bouteille de vin dans mon cellier. Qu'on l'apporte! dit-il à une de ses filles, et buvons à la liberté et à la patrie! Strasbourg doit avoir bientôt une cérémonie patriotique, il faut que de l'Isle puise dans ces dernières gouttes un des hymnes qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où il a jailli.

„Les jeunes filles applaudirent, apportèrent le vin, remplirent les verres de leur vieux père et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée.

„Il était minuit. La nuit était froide. De l'Isle était rêveur; son cœur était ému, sa tête échauffée. Le froid le saisit. Il rentra chancelant dans sa chambre solitaire, chercha lentement l'inspiration, tantôt dans les palpitations de son âme, tantôt sur le clavier de son instrument d'artiste, composant tantôt l'air avant les paroles, tantôt les paroles avant l'air, et les associant tellement dans sa pensée qu'il chantait tout et n'écrivait rien.

„L'artiste, profondément ému et troublé par son inspiration, sentait, sans bien s'en rendre compte, qu'il portait quelque chose de grand; il avait besoin de mettre ses amis en communication avec lui-même pour bien juger de la valeur de son œuvre.”

Le matin, il court chez Dietrich et le prie de rassembler les personnes qui s'étaient trouvées la veille dans son salon; elles viennent, et Rouget de l'Isle se met à son clavecin en disant: „Je crains que ce ne soit pas trop bon.”

A la première strophe, les visages pâlirent, à la seconde les larmes coulèrent, aux dernières le délire de l'enthousiasme éclata. La femme de Dietrich, ses filles, le père, le jeune officier se jetèrent dans les bras les uns des autres.

On envoya chercher les musiciens du théâtre, et après quelques répétitions, on exécuta l'hymne à grand orchestre sur la place publique, où il obtint son premier triomphe.

L'auteur lui avait donné d'abord le titre de „Chant de guerre de l'armée du Rhin.” Il l'envoya à Grétry qui le proclama une œuvre inspirée par le génie. L'armée du Nord la chantait avec enthousiasme, mais il était encore inconnu à Paris. On l'y appela „la Marseillaise,” de ce que le bataillon des Marseillais l'y chantait.

„Ces paroles, dit encore M. de Lamartine, étaient chantées sur des notes tour-à-tour graves et aiguës, qui semblaient gronder dans la poitrine avec les frémissements sourds de la colère nationale, et ensuite avec la joie de la victoire. Elles avaient quelque chose de solennel comme la mort, mais de serein comme l'immortelle confiance du patriotisme. On eût dit un écho retrouvé des Thermopyles. C'était de l'héroïsme chanté.”

On y entendait le pas cadencé des milliers d'hommes marchant ensemble à la défense de la frontière sur le sol retentissant de la patrie, la voix plaintive des femmes, les vagissements des enfants, les hennissements des chevaux, le sifflement des flammes de l'incendie dévorant des palais et des chaumières, et même les coups sourds de la hache qui bientôt... Les notes de cet air ruisselaient comme le drapeau trempé de sang encore chaud sur un champ de bataille. Il faisait frémir, mais le frémissement qui courait avec ses vibrations sur le cœur était intrépide. Il donnait l'élan, il doublait les forces, il voilait la mort. C'était „l'eau de feu” de la Révolution, elle distillait l'ivresse du combat. — On sait l'influence de ce chant sur les volontaires de 1792 luttant aux frontières. Nous ne rappellerons que cette circonstance au milieu de tant d'autres.

Rouget de l'Isle, ayant refusé de prêter un serment que le nouveau pouvoir demandait aux troupes, fut privé de son grade.

C'est alors qu'il vint à Paris et qu'il fit chanter au théâtre de la République „l'Offrande à la liberté,” dont le Belge Gossec avait composé la musique.

Quelques propos contre le gouvernement le firent enfermer au château de Saint-Germain, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor.

Plus tard, il accompagna Tallien dans sa mission à l'armée des côtes de l'Ouest et prit une part active contre les royalistes dans l'affaire de Quiberon, où il fut légèrement blessé.

Rouget de l'Isle avait connu, chez Tallien, le général Bonaparte; mais celui-ci ayant appris qu'il avait blâmé ouvertement son coup d'Etat du 18 brumaire, lui fit intimer l'ordre de quitter Paris. L'auteur de la „Marseillaise” n'y revint que sous la restauration; il y vécut sans autres ressources que celles de ses amis, jusqu'en 1830, époque à laquelle il obtint une pension du nouveau gouvernement.

Charles Nodier et Henri Delatouche, à qui Nodier l'avait recommandé, se firent un plaisir de lui venir en aide. Il composa un certain nombre d'ouvrages, entre autres une comédie, „l'Ecole des Mœurs.” Mais ses meilleures productions sont ses „Chants français,” dont le recueil parut en 1825. Après le morceau dont nous nous occupons, vient le chant du IX Thermidor, intitulé : „Mourir pour la patrie.”

Rouget de l'Isle est encore l'auteur de quelques cantiques, entre autres: „Jésus paraît en vainqueur”... (musique et paroles.)

On a essayé il y a quelques années de lui dénier la paternité de „la Marseillaise,” mais les pièces du réclamaient sont trop peu solides pour ébranler une tradition qui est devenue légendaire.

Rouget de l'Isle est mort le 27 juin 1836, à Choisy-le-Roi, chez un ami qui lui avait donné l'hospitalité.

On dit que la mère de de l'Isle, femme royaliste et religieuse, lui écrivait : „Qu'est-ce donc que cet hymne révolutionnaire que chante une horde de brigands qui traverse la France, et auquel on mêle notre nom?”

On raconte que le poète lui-même entendit retentir son chant comme une menace de mort, en fuyant dans les sentiers des Hautes-Alpes.

— Comment appelle-t-on cet hymne? demande-t-il à son guide.

— „La Marseillaise,” lui répondit le paysan.

C'est ainsi qu'il apprit le nom donné à son propre ouvrage, qu'il avait composé surtout dans le but de détrôner la Carmagnole.

Z.

ÉTUDES HISTORIQUES.

HÉRAULTS, ROIS ET POURSUIVANTS D'ARMES.

Le sujet qu'indique ce titre m'a paru intéressant, et je compte que le lecteur partagera mon avis.

Il y a des gens du monde qui prononcent certains mots à grand effet, sans trop se rendre compte de leur étymologie et même de leur signification.

D'où vient ce mot hérault? Les uns disent que c'est le latin „heraldus,” les autres mettent en avant le mot allemand „Heree ald” (gendarme.) Un auteur qui fait autorité, déclare que notre hérault vient de „héralt,” mot allemand qui signifie noble crieur.

L'origine du corps des hérauts d'armes n'est pas connue. Il y avait des héraults dans l'antiquité. Leur personne fut toujours sacrée, comme celle des ambassadeurs.

Charlemagne fit des héraults ses conseillers et plus tard ses compagnons de guerre. Dès lors, ils deviennent historiques. Le premier dont le nom ait traversé les siècles est Louis de Roussy, hérault d'armes de Louis-le-Gros.

Un hérault devait être avant tout gentilhomme, cela va de soi; mais entre autres qualités requises pour sa nomination, on exigeait qu'il fût „beau de corps, grave et hardi avec modestie, courtois, affable, et qu'il possédât une voix de stentor.”

* *

Voici quelles étaient les plus belles fonctions des héraults: Aller déclarer la guerre, sommer les places de se rendre et proclamer la paix après les traités. Pendant la bataille, ils se tenaient à l'écart, sous un lieu couvert, et enregistraient les faits d'armes de la noblesse. Chaque action d'éclat des combattants devait être notée avec impartialité. Après le combat, victoires ou défaites, ils étaient toujours respectés. Leur office consistait à compter les morts et les blessés, à ramasser les cornettes et les bannières, et ils rendaient compte de leurs recherches à travers le champ de bataille avec la plus scrupuleuse fidélité.

A l'intérieur, et dans l'ordre de la chevalerie, voici quelle était la fonction des héraults d'armes.

Ils vérifiaient les preuves généalogiques des chevaliers; ils jugeaient les contestations nobiliaires, exerçaient la juridiction des armoiries sur les familles nobles; ils composaient les armes des nouveaux anoblis et enregistraient les concessions royales.

* *

Avant d'être nommés, les hérauts d'armes devaient voyager sept ans et étudier sept ans le blason. Pendant les sept années, ils n'étaient que poursuivants d'armes.

Le corps des poursuivants d'armes avait pour chef le roi d'armes de France et pour sous-chefs les rois d'armes des marches ou provinces. Ces derniers avaient la préséance sur les hérauts d'armes, et ils devaient être présentés à la nomination par les bannerets et les barons. Tous concouraient, ainsi que les hérauts, au titre suprême de roi d'armes.

L'autorité du roi d'armes était presque illimitée; il présidait son chapitre dans l'église de St-Antoine-le-Petit à Paris.

D'après l'ordonnance de Philippe-Auguste, les rois d'armes devaient être chevaliers avant leur réception; ils ne quittaient jamais la Cour du roi.

Leurs principales prérogatives étaient :

1^o. Au sacre des rois, de marcher en tête du cortège souverain, d'avoir droit à la possession entière des vêtements du monarque sacré, et à chacune des cérémonies royales de jeter au peuple des pièces d'or, en criant, par trois fois : „Largesse, largesse, largesse de la part du très-noble roi de France!”

2^o Dans les festins royaux, d'appeler à leurs services respectifs les officiers de bouche du prince. (La coupe d'or dans laquelle le roi avait bu leur appartenait.)

3^o A la mort du souverain, d'accompagner le cortège funèbre jusqu'à Saint-Denis; le grand-maître de France disait le premier à voix basse, en rompant son bâton sur la tombe :

„Le roi est mort!”

Le roi d'armes répétait à haute voix, et par trois fois, ces tristes paroles, en ajoutant : „Priez Dieu pour son âme!” Puis le grand-maître reprenait : „Vive le roi!”

Le roi d'armes faisait alors retentir les voûtes de la cathédrale de ces mots : „Vive le roi! notre souverain et maître... (ici le nom de l'héritier de la couronne), auquel Dieu doit très-heureuse et très-longue vie!”

* * *

La réception d'un roi d'armes avait lieu dans une cérémonie solennelle; voici, à peu de chose près, la description de cette cérémonie :

Le matin du jour de son élection, le candidat, choisi entre les hérauts d'armes, était habillé par les valets du roi, comme Sa Majesté elle-même. Les grands dignitaires de la couronne, précédés des rois d'armes des marches, des hérauts et des poursuivants d'armes, l'accompagnaient ensuite en grande pompe à l'église où le souverain tenait chapelle. La couronne royale, la cotte d'armes royale et d'autres ornements royaux, étaient portés par des chevaliers.

Le connétable de France ou, à défaut, le premier maréchal, se tenant auprès du monarque, faisait un long discours à l'élu, sur les devoirs du roi d'armes de France et lui faisait prêter serment de fidélité devant Sa Majesté. Il lui remettait, après le serment, l'épée que le roi avait baisée à la croix de la poignée.

Le souverain, s'approchant de son roi d'armes, le revêtait de la cotte, puis lui ceignait la couronne royale en prononçant ces paroles : „Notre roi d'armes, par cette couronne, nous te nommons par notre nom „Montjoie,” qui est notre cri d'armes, au nom de Dieu, de Notre-Dame, sa benoite mère, et de monseigneur saint Denis, notre patron.”

Le soir de cette journée, le nouveau roi d'armes avait l'honneur de manger à la table de son souverain et lui renouvelait le serment de fidélité, après quoi il abandonnait les habits royaux, qui restaient cependant sa propriété. Il n'endossait ces habits que dans les solennités extraordinaires.

* * *

Le nom du roi d'armes de France était donc „Montjoie St-Denis.” C'était en quelque sorte sa seule qualification. Les rois d'armes des marches et les hérauts recevaient aussi le nom de leurs provinces respectives. On ne les connaissait que sous les pseudonymes de Guyenne, Bourgogne, etc. Qui ne sait que le

hérald Guyenne fut chargé par François I^{er} de porter à Charles-Quint le fameux cartel.

Quant aux poursuivants d'armes, ils se nommaient tantôt „Dit-le-Vray,” tantôt „Sans-Métier,” „Ver Luisant,” etc, et ils ne quittaient ces appellations aimables que lorsqu'ils étaient devenus eux-mêmes hérauts d'armes.

* * *

Disons maintenant quel était le costume des rois et des hérauts :

Montjoie avait la cotte d'armes ou dalmatique de velours violet cramoisi, ornée devant et derrière de trois fleurs de lys brodées d'or, surmontées d'une couronne royale d'or également. Sur les manches, ces trois fleurs de lys se répétaient; sur la bordure dextre (style de blason), on lisait Montjoie St-Denis, et „roi d'armes de France sur la senestre. La coiffure était une toque de velours noir, ornée de plumes et d'un rang de broderies d'or semées de perles et de diamants. Le sceptre était une sorte de caducée ou blason fleurdelysé, orné à son extrémité d'un lys couronné d'or.

La cotte des rois d'armes des marches était „semée de France;” leur toque était surmontée d'une seule plume et leur bâton était simplement fleurdelysé.

Les hérauts avaient une espèce de tunique appelée plaque, aux armes de la province dont ils portaient le nom.

Voici, pour finir, quels étaient les noms des rois d'armes étrangers : celui d'Allemagne „Archeroy,” ceux d'Angleterre „Jarretière, Clarence, Norrox,” celui d'Ecosse, „Léon,” et celui de la cour de Bourgogne, „Toison d'or.” Ce dernier passa à l'Espagne.

LE CHEVALIER PENNON.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les empoisonnements accidentels, qui ont lieu journellement, donnent un caractère de haute utilité aux instructions suivantes, relatives à ceux qui se présentent le plus ordinairement. — Les moyens indiqués doivent être employés en attendant le médecin, qu'il faut mander en toute hâte.

I. Empoisonnement par les acides sulfuriques (vitriol), (nitrique eau-forte ou seconde,) phosphorique, oxalique (sel d'oseille,) acétique, prussique (bleu de Prusse), hydrochlorique. — Faire prendre en très-grande quantité de l'eau de savon, de l'eau coupée avec du lait, de l'eau pure, faite d'autre chose, tiède ou froide, surtout de l'eau magnésienne, si l'on peut s'en procurer avec promptitude. La craie, qui se trouve à la portée de tout le monde, est un moyen précieux, délayée dans l'eau.

II. Préparations arsénicales. — Administrer de grandes quantités d'eau tiède, chatouiller le gosier à l'aide d'une plume ou du doigt pour provoquer des vomissements, puis insister sur l'eau miellée ou même l'eau sucrée.

III. Préparations cuivrées. — La substance la plus efficace est le blanc d'œuf en dissolution dans l'eau; insister sur ce moyen en provoquant les vomissements.

IV. Préparations de plomb et de zinc. — S'attacher à faire vomir, administrer en abondance de l'eau, du lait en boisson et, si l'on peut, une solution étendue de magnésie, sel d'Epsom ou eau de Sedlitz.

V. Préparations mercurielles. — Le blanc d'œuf bien battu avec l'eau ordinaire, à faire prendre le plus possible; provoque les vomissements.

VI. Narcotiques, narcotico acres, laudanum, pavot, ciguë, pomme épineuse, belladone laurier, tabac, digitale, etc. — Tâchez de faire vomir d'abord, puis administrez successivement eau vinaigrée, décoction légère de café, boissons adoucissantes.

VII. Champignons. — Faites vomir d'abord, puis faites des frictions sur le ventre.

VIII. Seigle ergoté. — Limonade au citron un peu forte, frictions générales et soutenues.

IX. Moules, huîtres. — Faites vomir au moyen de 5 centigr. d'émétique dans un verre d'eau tiède pris en deux fois à 10 minutes

d'intervalle, puis faites prendre quelques morceaux de sucre blanc, arrosés de quelques gouttes d'éther; comme boisson, s'en tenir exclusivement à l'eau vinaigrée étendue.

ÉLOY.

LES MENSONGES DE L'HISTOIRE.

LE FAIT DU ROMAIN CURTIUS.

Dans tous les ouvrages qui traitent de l'histoire romaine, figure infailliblement le fait de ce Marcus Curtius, cité pour un acte de dévouement qualifié de „sublime” et qui eut lieu vers 362 ans avant J.-C.

On sait qu'un gouffre immense s'étant formé dans une place de Rome, le dit Curtius s'y jeta à cheval et tout armé, parce que l'oracle, consulté, avait répondu „que l'abîme ne serait comblé” que quand les Romains y auraient jeté ce qu'ils avaient de plus fort et de plus précieux,” et la terre, dit-on, se referma dès qu'elle l'eût reçu.

N'envisageons pas seulement ce fait au point de vue de la raison, de la vérité; établissons surtout les contradictions des historiens : cela suffira pour faire justice de cette imposture historique du peuple-roi.

* * *

Écoutons Tite-Live :

„On assure que la même année, par un tremblement de terre, ou par quelque autre accident, la grand-place s'enfonça, et qu'il s'y fit un gouffre d'une profondeur prodigieuse. Quelque soin que l'on employât à le remplir, on n'en put jamais venir à bout. On commença à chercher en quoi le peuple romain excellait le plus. Ainsi les dieux l'avaient fait entendre, car les devins disaient qu'il les fallait consulter, si l'on voulait que la république se soutint perpétuellement.

„Curtius, jeune homme renommé dans la guerre, leur fit des reproches sur les doutes qu'ils affectaient; il leur demanda s'il y avait de plus grands biens pour les Romains que les armes et le courage.

„Il cesse de parler; on fait silence. Il regarde le Capitole et les temples des dieux qui sont près de la place, tend les mains, tantôt au ciel, tantôt sur le gouffre, aux dieux infernaux, et s'y dévoue lui-même.

„Il monte sur un cheval richement équipé, et se précipite dans le gouffre, tout armé. Une multitude d'hommes et de femmes jettent après lui quantité de dons et de fruits.

„Ce fut de là que ce lieu fut appelé le lac de Curtius et non de Curtius Métius, soldat de Tatius.”

* * *

Plutarque raconte ce fait différemment. Selon lui, „le Tibre traversait la place de Rome par la colère de Jupiter Tarsius. La terre s'entr'ouvrit et engloutit plusieurs maisons. L'oracle avertit les Romains que cette ouverture ne se remplirait qu'en y jetant quelque chose de précieux. On y jeta en vain de l'or et de l'argent; Curtius, l'un des plus nobles jeunes hommes de la ville, comprit que l'oracle voulait dire qu'il n'y avait rien de si précieux que la vie de l'homme; il se jeta à cheval dans cet abîme et délivra par là ses concitoyens de leur inquiétude.”

Cet auteur est bien plus clair et plus précis que Tite-Live. Il appuie même son récit sur le témoignage d'Aristide, qui avait écrit l'histoire d'Italie.

* * *

Examinons ce fait dans ses circonstances.

L'oracle avertit les Romains que l'on ne pourrait fermer le gouffre qu'en y jetant „ce qu'ils avaient de plus précieux dans les choses où ils excellaient.” „Comme cette nation voulait être distinguée par la gloire des armes, il était naturel qu'elle en fit un amas, et les jetât dans le gouffre. L'oracle n'avait point dit qu'il fallût sacrifier la vie d'un homme; ce n'était point là l'intention des dieux. L'oracle dit expressément „ce qu'il y avait de plus précieux dans Rome.”

Il y avait donc bien de la présomption et

de la vanité dans Curtius. Ne se regardait-il pas comme le citoyen qui eût le plus de mérite, le plus de courage et le plus d'amour pour la patrie?...

A quoi servaient les blés, les fruits qu'on jeta dans cette ouverture? On peut répondre que c'était un sacrifice et que tous ces dons

en étaient une suite ordinaire.
Bien imaginé!

* * *

Outre que Tite-Live trouve un lac à la place de cette ouverture, il paraît douter de la réalité du fait. Pour moi, dit-il, j'au-

rais assez de penchant à rechercher la chose de plus près, si j'espérais trouver quelque lumière qui me pût conduire à la vérité. Mais il faut s'en tenir à l'opinion commune, où l'antiquité nous refuse des clartés et des certitudes plus grandes; et, après tout, ce conte, comme plus moderne, rend ce lac bien



LA JEUNE MÈRE RÊVEUSE, D'APRÈS M. F.-A. KAULBACH.
(Photographie de la Société Photographique de Berlin.)

plus célèbre et bien plus recommandable."

On voit ici que Tite-Live appelle conte, ce lac qui a tiré son nom de Curtius. On voit qu'il ne le nomme ainsi que pour donner plus de lustre à son origine.

Tel est, dans le récit des événements, le motif qui a déterminé le choix de la plupart des écrivains.

Au lac de Tite-Live, Pline ajoute un figuier. „Il y a, dit-il, au milieu de la place, un figuier

qui vint de lui-même. Il est justement dans l'endroit où l'on avait posé les fondements de l'empire, et où Curtius lors d'un prodige fatal, les acheva par ses excellentes qualités, c'est-à-dire par son zèle, par son courage et par sa mort illustre."

Magnifique décoration pour une place qui était le plus bel ornement de Rome! Cet endroit était fait pour les prodiges. Un gouffre sans fond s'y creuse, je ne sais comment. Les corps d'un homme et d'un cheval, une grande

quantité de fruits le remplissent. Il disparaît enfin pour faire place à un lac, et il y croît ensuite de lui-même un beau figuier!

Je pourrais demander à Pline si ce figuier vint aussi dans le lac; car le lac et le figuier

se montrèrent précisément à l'endroit où on avait vu le gouffre, et un figuier dans un lac ne serait sûrement pas le moindre prodige de cette histoire.

* *
*



UN CRITIQUE D'ART, D'APRÈS M. J.-L. MEISSONIER.

Denis d'Halicarnasse n'en pense point comme les auteurs que nous venons de citer. Il ne parle que d'un Mélius Curtius, Sabin et non Romain. Il commandait l'armée de sa patrie contre Romulus.

„Curtius, dit-il, enfin percé de plusieurs traits, et affaibli par le sang qui coulait de ses blessures, reculait insensiblement pour rejoindre les siens; mais un marais profond, qui se trouva derrière lui, l'arrêta. Il fallait, ou l'éviter

en prenant un détour, ou hasarder le passage, deux choses également difficile; le marais d'un et d'autre côté était bordé d'ennemis. Un limon épais dès l'entrée et beaucoup d'eau à mesure qu'on avançait, le rendait impraticable,

Curtius, dans cette extrémité, prit le parti de se jeter dans l'eau tout armé. Romulus ne doutant point qu'il y dût périr, jugea qu'il n'était pas sûr de l'y poursuivre, et chercha ailleurs les ennemis. Curtius lutte longtemps contre la boue et contre l'eau, s'en tire avec beaucoup de peine et est porté dans son camp. Le marais a été comblé depuis. Il a toujours porté le nom de Curtius, en mémoire de cette aventure, et c'est aujourd'hui le milieu de la place publique de Rome."

Cet écrivain est d'accord avec les autres dans quelques légères circonstances; mais il est certain que le fait change totalement; il est certain qu'il est plus vraisemblable dans cet auteur. Il paraît avoir servi de fondement à la fable de Tite-Live. La bravoure du général sabin a été attribuée à un Romain. Cette action était belle, mais naturelle. C'est encore le désir de peindre les premiers Romains supérieurs à tous les hommes, qui a inspiré ces circonstances merveilleuses.

Z.

L'ART DU COMÉDIEN.

La question de l'interprétation des œuvres dramatiques, de l'art de la scène, a été fort bien traitée dans la page qui suit, écrite — on ne s'en douterait guère, — par un homme appartenant plutôt au monde politique qu'au monde littéraire : M. Jules Simon.

„Certes, on se souviendra de Talma et de Rachel tant qu'il y aura un art dramatique, et pourtant ceux qui ont entendu Talma commencent à devenir extrêmement rares. Encore quelques années, et on ne se souviendra plus de l'enthousiasme qu'on a éprouvé, mais de l'enthousiasme qu'on a entendu décrire. Ce sont des gloires qui vont en s'effaçant, comme ces reproductions fidèles de la nature que le soleil nous donne en quelques minutes, et qu'il nous enlève ensuite en quelques années. Ce n'en sont pas moins de justes gloires bien méritées, chèrement conquises. Nous qui ne sommes que le public, nous devons aux artistes plus qu'aux médecins, car ils nous enlèvent pour un temps nos soucis, et plus qu'aux philosophes, car ils nous font sentir la splendeur du beau, dont les philosophes ne réussissent pas toujours à nous expliquer la nature.

Nous leurs devons ces rares moments où l'imagination, créant autour de nous un monde nouveau, tout peuplé de fantômes charmants ou terribles, notre âme se sent inondée de cette joie dont parle Aristote, et qui résulte de l'exercice complet de toutes nos facultés; bonheur réel, quoique produit par une illusion, comme la plupart de nos bonheurs, et dont le souvenir subsiste jusqu'à notre dernier souffle, pour nous attendrir, nous consoler et nous fortifier.

Molière consultait sa servante, et il ne consultait pas Armande Béjart, sa femme; mais à coup sûr il l'étudiait, et elle lui apprenait, sans s'en douter, plus d'un secret de l'art dramatique.

Des maîtres se sont formés depuis Molière, qui, tantôt, unissant comme lui, quoiqu'à des degrés différents, le talent de l'auteur à celui du comédien, tantôt bornant leur ambition à bien rendre les œuvres d'autrui, ont acquis, à force d'expérience et de travail, une érudition, une justesse de jugement, une précision d'exécution qui fait d'eux, tout à la fois, des acteurs excellents et des professeurs incomparables. Il y a des soirées du Théâtre-Français qui sont de vivantes et profondes leçons de littérature.

C'est là que Molière se tenait quand il jouait un rôle. Il s'asseyait dans ce fauteuil, il portait ce costume, il faisait ce geste et même, ô Boileau! il s'enveloppait dans ce sac. A cet endroit, tout grand génie qu'il était, il tombait dans une exagération; car s'il a plus que personne mené son siècle, il en a quelquefois subi les erreurs. Cette erreur du grand homme a régné sans contestation pendant tant d'années; on vous en dira le chiffre, parce qu'on tient compte, avec un soin pieux, de la moindre modification dans l'intonation ou dans le geste; un sourire même a son histoire. Puis, est venu dans la maison de Molière, tel grand homme

dans l'art de bien comprendre et de bien dire, qu'il a rectifié sur ce point, non pas sans lutte. Une controverse s'est établie dans le théâtre et dans la salle; les critiques sont intervenus; l'Académie a dit son mot, enfin on est tombé d'accord; voici le geste humain, l'accent profond.

Sont-ce là des puérités? Non, c'est de la psychologie, de la littérature, c'est de l'art, et, par conséquent, la plus grande affaire du monde.

Je voudrais persuader aux acteurs que la fortune des chefs-d'œuvre dépend d'eux en grande partie, et que, par conséquent, ils appartiennent aux chefs d'œuvre. C'est un grand nom que celui d'artiste; il faut le porter noblement, et s'en rendre digne par le travail opiniâtre et persévérant des premières années."

AU SUJET DU RENOUVEAU.

Une petite primevère
Que fit éclore un doux rayon,
Étale sa corolle fière
Et va recevoir, la première,
Les caresses d'un papillon.

Une folle bergeronnette
En fuyant jette un cri joyeux,
Et de la première alouette
Je viens d'ouïr la chansonnette
Qui revient égayer nos cieux.

Tout s'anime dans la nature,
L'insecte, la fleur et l'oiseau,
Du ciel la voûte est calme et pure,
Et dans le jardin tout murmure
Le gentil chant du Renouveau.

Pourtant dans mon âme attristée
Tout sommeille encore et tout dort;
Comme en la plaine dévastée
Une douleur imméritée
Y sème le deuil et la mort.

C'est que si la fleur, à l'avance,
Au premier rayon du printemps
Vient célébrer sa délivrance
Et veut fuir la noire souffrance
Avec la neige et les autans,

Il faut à notre âme anxieuse,
Pour l'éveiller et l'émouvoir,
Cette lueur si précieuse,
Flamme brillante et radieuse,
Sans laquelle tout meurt: l'Espoir!

FÉLIX WAGENER.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 199.)

V.

Dès leur arrivée à Paris, Féréol et de Tranoy s'étaient installés dans un modeste hôtel de la rue du Pélican. Le second, soigneusement travesti, — nous savons la cause de cette précaution, — passait pour le domestique du premier.

Chaque jour ils s'entretenaient de l'objet qui les préoccupait tous deux: l'héritage considérable qui devait échoir à l'ex-marin, en cas de mort du comte et de son fils.

Féréol, qui avait conservé un reste de conscience et à qui répugnaient les moyens violents, s'efforçait de convaincre son complice de cette idée que le fou ne pouvait plus aller longtemps, et qu'il en était de même du jeune homme, lequel, d'après lui, était atteint à la fois d'une maladie de cœur et d'une maladie de poitrine, à part sa faible constitution. Ainsi, la fortune convoitée arriverait tout naturellement à sa destination, et sans que personne pût avoir rien à se reprocher.

L'ex-forçat accueillait ces raisons, tantôt l'ironie sur les lèvres, tantôt avec un sentiment de sourde colère.

Après de nouvelles discussions, il dit en ricanant à Féréol:

— Je vois finalement que tu comptes sur la Providence; je la trouve forte, celle-là! La Providence te favoriserait donc, comme ça, tout

naturellement... Mais elle ne serait plus juste alors! elle te ferait échoir trois ou quatre cent mille francs, rien que pour tes beaux yeux et tes vertus... afin de te permettre d'en jouir d'une façon douce et paisible, comme un honnête propriétaire-rentier. En vérité, tu t'abuses, mon vieux. Ton cousin et ton petit-cousin sont de braves gens, et cette Providence équitable ne va pas t'en débarrasser pour te faire plaisir... Mais je vois bien que je parle dans le vide; tu es un poltron fini; je n'ai pas à compter sur toi... Aussi vais-je te proposer un petit arrangement..

— Lequel? parle vite.

De Tranoy tira des papiers de sa poche.

— Tu vas copier et signer ces deux pièces. Par l'une, tu t'engages à me payer cent mille francs si tu hérites dans le délai de trois mois... et seulement la moitié, si ça dépasse le semestre... Comprends-tu... Richissime dans un si court délai, en restant les bras croisés et sans courir aucun risque!... L'autre pièce, comme tu le vois, est faite pour m'assurer qu'en aucun cas tu ne pourras me flouer... Ne t'offense pas du mot: les bons comptes font les bons amis.

De grosses gouttes de sueur perlaient au front du misérable qui portait, lui aussi, le nom de Rouge-Cloître; on voyait qu'un violent combat se livrait en lui.

— C'est bien compromettant, ça, balbutia-t-il.

— Nigaud! fit l'ex-forçat; est-ce que je n'ai pas un aussi grand intérêt que toi à être prudent, et ne me connais-tu pas assez pour savoir que tout est combiné de façon à ce que nous n'ayons rien à craindre, ni l'un ni l'autre, si tu es de bonne foi... Allons, sommes-nous d'accord?

Un quart-d'heure après, les deux pièces étaient en règle.

Après la lutte qu'il venait de soutenir contre lui-même, et dans laquelle il avait succombé, non sans éprouver un violent remords, Féréol sentit le besoin de faire une promenade; mais son compagnon lui ayant dit qu'il attendait quelqu'un, il sortit seul.

A peine avait-il fait quelques pas qu'il se trouva face à face avec René, lequel, devant se mettre en route le soir même, marchait tout rêveur.

Le jeune comte manifesta une vive surprise de voir son arrière-cousin à Paris, alors qu'il le croyait encore à Voltri.

— J'y suis venu dans vos intérêts, lui répondit notre coquin, et sous peu vous apprendrez une grande nouvelle...! mais ne me demandez aucune explication... Et vos amours, où en sont-elles?

— Je suis décidé à me marier.

— Bah! cela est-il possible?

— Ma tante est prévenue, mais il y a une difficulté, et je suis content de vous rencontrer pour vous en entretenir.

Et il exposa à son interlocuteur la situation qui lui était faite par la disparition de son père, par l'ignorance où l'on était à son sujet. Il parla du jugement déclaratif d'absence qu'il devait obtenir et de la nécessité où il était pour cela de se rendre en Belgique.

— Oh! dit-il en terminant, si je pouvais vous croire, si je pouvais espérer que vous êtes réellement sur les traces de mon père, que vous le découvrirez sous peu, je pourrais attendre.

— Quand partez-vous, cher cousin?

— Je me propose de prendre le train pour Bruxelles ce soir. Ah, si vous vouliez m'accompagner! Faites votre possible, je vous en prie.

Féréol se gratta le front et parut réfléchir.

— Eh bien, donnez-moi rendez-vous pour dans deux heures; nous reparlerons de tout ceci; j'ai une visite pressante à faire.

VI.

L'ancien marin retourna sur ses pas et alla trouver de Tranoy, qu'il voulait consulter à propos de ce qu'il venait d'apprendre.

— Comment! il va se marier, fit l'ex-forçat de l'air d'un homme vivement contrarié. Ceci est une complication tout-à-fait inattendue, et ce mariage ne doit pas se faire... Une femme dans notre chemin... peut-être un enfant... Merci! Et il est sans doute pressé?

— Certainement, puisqu'il part ce soir pour aller adresser une requête au tribunal de l'arrondissement où se trouve la dernière résidence de son père, afin de faire déclarer celui-ci absent et introuvable... Mais dis-moi donc, si je les réunissais, ces deux êtres?... puisque je sais où le vieux se trouve...

— Imbécile, tu gâterais tout! Il t'a proposé de l'accompagner, m'as-tu dit: eh bien, fais-le... Je serai aussi de la partie, mais à distance.

Féréol regarda le scélérat et eut un frisson.

— Il y a un obstacle, dit-il... Je ne tiens pas à ce qu'on me revoie dans ce pays.

— Bah! tu es si changé! D'ailleurs, tu peux trouver un prétexte pour le lâcher avant d'arriver.

— Si c'est ainsi et qu'il persiste, je consentirai, mais...

— Pas de mais! Va le rejoindre et reviens sans retard; nous ferons nos préparatifs.

Féréol se rendit dans le café où René l'attendait.

— J'ai réfléchi, dit-il. Admettons que je vous fasse retrouver votre père, eh bien! j'ai la certitude que votre mariage souffrirait alors de plus grandes difficultés qu'en employant le moyen si simple auquel un homme de loi vous a conseillé de recourir. Il importe donc que jusqu'à ce mariage, vous ignoriez... Vous seriez peut-être tenté... Quant à vous accompagner, ce sera pour moi un grand sacrifice, mais je ne recule pas, et je serai à la gare une demi-heure avant le départ. Est-ce convenu?

— J'y serai en même temps, reprit le jeune comte, le visage radieux et en lui serrant la main avec effusion. Votre société, ajouta-t-il, sera pour moi une distraction, et vos conseils me donneront du courage.

Les deux parents partirent de la gare du Nord à huit heures quarante-cinq minutes du soir.

Dans une voiture de troisième classe du même train, se trouvait une espèce de marchand de bœufs, vêtu d'une blouse, ayant une barbe touffue et portant un chapeau à larges bords. Personne au monde n'eût certainement pu reconnaître dans cet homme le soi-disant Alfred de Tranoy.

Il était convenu avec Féréol de certains signes de ralliement, qui leur permettraient de se retrouver partout où irait ce dernier.

Arrivés à Bruxelles, vers trois heures du matin, René et son cousin dormirent jusqu'à dix heures, et après avoir déjeuné, ils prirent le train qui devait les conduire à une station éloignée d'environ deux lieues et demie du château de Rouge-Cloître.

Ils arrivèrent à cette station vers quatre heures de l'après-midi, et se rendirent à la principale auberge du lieu, tandis que de Tranoy gagnait un petit cabaret où il se fit servir une modeste collation.

René demanda à l'hôtesse de lui indiquer le chemin conduisant à Rouge-Cloître. Il profita de l'occasion pour s'enquérir indirectement de ce qui se passait dans la demeure de ses pères. Il se trouva que cette femme connaissait parfaitement Hubert, le régisseur; elle lui dit que le vieillard était très-bien portant, malgré son grand âge, et continuait à s'occuper avec zèle des intérêts de son maître, qui, ajouta-t-elle, a juré de ne plus revenir dans un endroit auquel se rattachent pour lui de si pénibles souvenirs.

Et elle se mit à raconter dans tous ses détails ce qui s'était passé au château plus de vingt ans auparavant.

Le jeune comte put s'assurer par ce récit qu'on trouvait toute naturelle la longue absence de son père, et qu'on ne s'enquerrait plus guère de lui ni d'Éléonore. Il y avait du reste dans le pays beaucoup de propriétés non habitées par leurs possesseurs, de sorte que le fait, dans le cas présent, semblait d'autant plus naturel.

— Voilà qu'il est près de six heures, dit Féréol, qu'allez-vous faire? Vous n'êtes sans doute pas tenté de loger dans cet établissement peu confortable. Ah! si j'étais sûr de ne pas être reconnu par Hubert, je vous accompagnerais à Rouge-Cloître. En tout cas, aller vous loger là, incognito, ce serait pour vous une aventure à raconter plus tard, une de ces

sources d'impressions qui comptent dans la vie d'un homme.

René, qui avait fait honneur au vin commandé, s'écria, en frappant sur la table:

— C'est une idée!... Eh bien, nous allons nous rendre à Rouge-Cloître, et nous nous arrangerons en sorte de pouvoir y passer la nuit.
(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE,

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE VIII. — UNE VISITE A LA CHARTREUSE.

L'hiver vient de finir, et avec lui ont disparu les frimas et les neiges, les sombres journées et l'âpre vent du Nord. Le soleil a reparu, l'hirondelle et l'alouette, revenues des contrées méridionales, font retentir les airs de leur chant joyeux; le beau mois de mai est arrivé avec son cortège de verdure et de fleurs.

Il est vraiment pittoresque l'aspect que présentent les riches plaines de la Hollande en ce moment! Des bords de la Donge, dont les flots argentés baignent de grasses prairies et se dirigent vers le Nord, après avoir traversé la forteresse de Gertruydenberg, en faisant mille sinuosités, on jouit d'une vue admirable. Dans la direction du Sud s'élève Oosterhout, avec ses vieilles maisons de bois et ses pignons blanchis d'un aspect si gai; vers l'Ouest se dressent fièrement les tours massives du noble château de Stryen, qui semblent dominer toute cette partie du pays; plus loin, à perte de vue, l'immense forêt d'Oosterhout. Dans la direction du Sud, non loin de la rivière en question, l'œil est frappé par un assemblage de tours et de bâtiments d'un aspect imposant. C'est la célèbre et ancienne abbaye des Chartreux, dite „Maison de Mont S^{te}-Gertrude," qui a donné son nom à la ville de Gertruydenberg. Plus au Nord, s'élèvent les murailles et les tours de cette jolie petite ville qu'enlace la Donge qui bientôt va marier ses eaux à celles de la Meuse.

En ce moment, notre attention est fixée par l'apparition de deux femmes qui, débouchant du chemin qui vient du château de Stryen, suivent lentement le sentier qui monte vers le monastère. L'une est Rica, la fidèle compagne de demoiselle Aleidis de Duivenvoorde; l'autre est la jeune châtelaine en personne; mais ses traits sont tellement changés, son visage amaigri par le chagrin porte l'empreinte d'une si profonde douleur, que c'est à peine si elle est reconnaissable. Elle marche à pas lents, ses jambes semblent la soutenir avec peine et, quoiqu'appuyée sur le bras de sa suivante, elle éprouve le besoin de s'arrêter souvent pour reprendre haleine.

C'est que durant les trois mois où nous l'avons perdue de vue, la jeune fille a été en proie à un mal cruel; les troubles de son cœur ont exercé sur sa nature physique la plus triste influence et ont amené une maladie de langueur à laquelle elle a eu beaucoup de peine à échapper.

Longtemps, longtemps elle avait attendu des nouvelles de celui qu'elle aimait; longtemps elle avait nourri un espoir toujours déçu, hélas! et quand lui parvint enfin une missive de sa part, ce fut comme un coup de poignard qui lui déchira le cœur; elle fut comme anéantie devant ces phrases mystérieuses et incompréhensibles, mais malheureusement assez claires pour son esprit, car elles lui disaient que Herman de Stryen était parti pour des pays lointains et que désormais tout espoir était perdu pour elle.

Cette lettre était une véritable énigme à ses yeux. Herman y parlait de son amour et lui annonçait en même temps son départ; pour la première fois il lui dévoilait l'état de son cœur, tout en lui disant adieu pour toujours. Ce message lui faisait l'effet d'un beau bouquet de fleurs renfermant une vipère.

Etrange et terrible missive en même temps! incompréhensible mystère! Non-seulement Herman annonçait son départ, mais il y faisait

allusion aux dédains de la jeune fille et à son infidélité. Et cela tandis que son cœur conservait un si doux souvenir de celui qui avait été le compagnon de son enfance et lui avait sauvé la vie.

Le choc que lui fit éprouver cette terrible nouvelle était trop fort pour son esprit déjà affaibli par de longues semaines de souffrance morale; une fièvre violente, accompagnée de délire, la retint pendant trois mois sur son lit de douleur.

Enfin grâce aux bons soins de l'excellente Rica, grâce aussi à ses sentiments chrétiens que lui inspirèrent la résignation et la soumission à la volonté divine, la jeune châtelaine était parvenue à triompher de la maladie, et le beau soleil de mai lui avait permis de venir respirer pour la première fois l'air pur de la campagne.

C'est vers le monastère qu'elle dirige sa première promenade; le vieux prieur avait été son consolateur durant sa maladie, c'est dans son sein qu'elle avait versé ses angoisses et ses larmes; il avait engagé la jeune fille à venir visiter le couvent, car il avait compris qu'elle avait surtout besoin de distraction. Rica avait rappelé cette promesse à sa maîtresse pour l'engager à sortir de la torpeur qui l'accablait et à profiter du beau soleil qui faisait revivre la nature entière.

Aleidis avait consenti machinalement à ce projet, elle craignait que la route ne la fatiguât trop; mais au contraire la fatigue faisait diversion à ses peines. Elle s'efforçait d'écarter les pensées qui l'occupaient sans cesse en portant ses regards sur le magnifique panorama qui se déroulait devant elle, mais alors ses yeux ne manquaient pas de se diriger machinalement, malgré elle, vers le manoir de Horst, qui s'élevait solitaire derrière un bouquet d'arbres; la fidèle Rica, qui avait le secret de sa maîtresse, s'efforçait alors de faire diversion à ces pensées en entamant un sujet de conversation qui pût l'intéresser, ou en l'entretenant avec enthousiasme des beautés de la nature.

Bientôt apparaît un moine au visage doux et austère, aux cheveux blanchis par les travaux et les veilles; il s'avance à la rencontre des jeunes filles. C'est le prieur du couvent des Chartreux; de la fenêtre de sa cellule il a aperçu de loin les visiteuses et il vient leur souhaiter la bienvenue. Cet empressement n'a pas seulement sa source dans l'intérêt que lui inspire la châtelaine, mais il sait tout ce qu'il doit à l'héritière de ces Duivenvoorde qui ont toujours été les bienfaiteurs de sa maison.

— Soyez la bienvenue, ma chère enfant, lui dit-il d'un ton affable, soyez la bienvenue dans notre humble demeure. Vous n'y trouverez ni luxe, ni somptuosité; tout y est conforme à l'esprit de notre vénéré patron saint Bruno, mais vous y trouverez le plus sympathique accueil.

Le bon vieillard conduisit les jeunes filles dans l'enceinte du monastère. Il leur fit d'abord traverser une première cour entourée de galeries couvertes servant de promenade aux moines lorsqu'il faisait mauvais temps; puis le vaste jardin que dominent les hauts bâtiments du couvent et de l'église, et qui est ainsi comme séparée du monde entier. Il y règne une douce tranquillité; de larges allées plantées d'arbres séculaires, s'étendent dans tous les sens et séparent de nombreuses plates-bandes entourées de vert gazon; des plantes rares et choisies y sont entretenues avec le plus grand soin, et déjà, malgré la saison encore peu avancée, les parterres commencent à s'émailler de mille couleurs. L'air est empreint d'émanations délicieuses, les doux rayons du soleil se jouent dans les branches des arbres, couvertes de feuilles nouvelles. Tout dans ce lieu privilégié respire la paix et le bonheur.

Les visiteuses, sur l'invitation du prieur, après avoir fait le tour du jardin, se reposent sur un banc à l'ombre d'un antique châtaignier planté par les premiers Chartreux. Le vieillard les quitte un instant, mais revient bientôt après accompagné d'un frère lai qui vint placer devant elles un déjeuner composé de fruits confits, de pain et de laitage; la jeune châtelaine, émue de tant d'attention, essaie d'y faire honneur, le moine l'engage d'un air bienveillant et dit en souriant:

— Ce repas vous semblera bien frugal, ma fille; disciples de saint Bruno, nous ne vivons guère que de légumes et de racines.

— Et n'y a-t-il jamais de relâche à cette règle si sévère? demanda la jeune fille.

— Nous n'avons qu'un seul jour de fête, reprit le moine, c'est celui de l'élection d'un nouveau prieur; moines et frères lais reçoivent alors un repas que j'appellerai somptueux par rapport à notre ordinaire, mais tous ne voient pas ce jour dans leur vie, et pour moi, ajouta-t-il, en souriant, ce jour je ne le verrai jamais.

La jeune fille sourit également à ces paroles; le vieillard, voyant qu'elle prenait intérêt à la conversation, en fut tout joyeux; c'était pour lui un signe qu'Aleidis oubliait ses douloureuses pensées.

— Connaissez-vous, lui demanda-t-il, l'histoire de la fondation de notre ordre?

— Très-imparfaitement, je serai heureuse de l'entendre de votre bouche.

— Volontiers, mon enfant; cela vous donnera en même temps l'explication du nom singulier de „Chartreux” que nous portons; écoutez:

C'était peu d'années avant que l'héroïque Pierre l'Hermitte prêchât la première croisade contre les Infidèles. Pendant une belle nuit de l'an de grâce 1086, messire Hugo, évêque de Grenoble en France, eut un songe singulier. Sept étoiles brillèrent au ciel et marchèrent devant lui. Il suivit la lumineuse cohorte, une force merveilleuse le conduisit à travers les montagnes et les lacs, les forêts et les vallées, jusqu'à ce qu'enfin les sept étoiles s'arrêtèrent au dessus de la sombre et déserte vallée de Chartreuse. L'évêque, à son réveil, songeait encore à ce rêve singulier, lorsqu'on lui annonça la visite de sept chanoines ayant à leur tête Bruno de Cologne, chanoine de Rheims. Ils se jetèrent aux pieds de l'évêque et lui demandèrent en grâce de leur désigner un endroit retiré du monde où ils pourraient servir Dieu dans la solitude et le recueillement. Hugo se souvint de son rêve, et la solitude demandée était trouvée. Il leur désigna la vallée de Chartreuse. Les solitaires y trouvèrent ce qui faisait l'objet de leurs desirs, ils y élevèrent leurs cellules, et le chanoine Bruno, en leur imposant une règle sévère, créa l'ordre aujourd'hui si répandu des Chartreux.

— Est-ce que le sage Bruno resta jusqu'à la fin de ses jours dans le monastère qu'il avait fondé? demanda Aleidis.

— Peu de temps après leur installation, la renommée de ses vertus avait pénétré jusqu'à Rome. Le Pape Urbain II le manda près de lui; mais les religieux ne voulaient pas se séparer de leur maître et l'accompagnèrent à Rome, où une retraite paisible leur fut désignée. Saint Bruno brilla dans les conseils de l'Eglise. Mais les solitaires, troublés par les bruits d'une grande ville, regrettèrent bientôt leur cher désert; ils reprirent le bâton du pèlerin et retournèrent dans leur paisible vallée.

— Et Bruno les accompagna-t-il? demanda la jeune fille.

— Non, Bruno resta à Rome, le Pape ne pouvait se décider à se séparer de lui; mais il fonda en Italie deux nouvelles maisons de son ordre; c'est dans l'une d'elles qu'il mourut en 1101.

— Je vous remercie, mon révérend Père, de ces détails historiques; pourrai-je encore vous demander si votre ordre est fort répandu dans la chrétienté?

— La règle des Chartreux est fort rigide, ma fille, je vous l'ai dit tantôt; puis nous ne pouvons nous entretenir avec nos frères qu'une seule heure par semaine. Cette sévérité effraye

les plus décidés, de sorte qu'il est facile à comprendre que notre ordre ne peut se répandre beaucoup; la Hollande ne compte que celui-ci, élevé par vos ancêtres; le Brabant n'en a pas.

La jeune châtelaine adressa encore plusieurs questions au bienveillant prieur, et bientôt la conversation roula sur les occupations des moines et sur la bibliothèque du couvent, qui passait pour renfermer de véritables trésors en fait de manuscrits anciens, sans compter ceux copiés par les Chartreux pour enrichir leur collection.

Le prieur, voyant que la jeune fille marquait un vif désir de voir ces manuscrits si vantés, lui proposa de la conduire à la bibliothèque.

Aleidis entra avec respect dans ce sanctuaire des lettres et des arts, et s'extasia d'admira-

tion à la vue des nombreux volumes manuscrits richement enluminés qui ornaient cette salle.

— Vous vous étonnez, mon enfant, dit le prieur, de voir tant de livres rassemblés dans un même endroit. En effet, quoiqu'il n'y ait pas plus d'un demi-siècle que nous habitons cette maison, nous possédons une bibliothèque qui vaut presque celle de l'abbaye d'Egmond. C'est que nous avons possédé parmi nos moines des hommes d'une haute science, qui, loin des soucis du monde, ont travaillé avec ardeur à agrandir l'intelligence humaine; c'est que nos frères lais sont occupés toute l'année à la copie des manuscrits et augmentent ainsi sans cesse notre trésor. Notre bibliothèque est le seul luxe que nous nous permettions; elle a plus de valeur à elle seule que tout notre couvent. Voyez ce

missel: je ne parle pas de sa valeur extérieure, quoique la couverture en ivoire ouvragé d'or soit un merveilleux travail; je ne veux considérer que sa valeur intrinsèque comme manuscrit. Peut-on imaginer rien de plus beau que ces lettres, surtout ces lettres majuscules ou initiales? Quel travail admirable que ces enluminures! Que de peines et de temps cela n'a-t-il pas coûté! Avez-vous jamais vu de plus belles images de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge? Il a fallu toute une vie pour achever cet ouvrage. Quant à ce manuscrit-ci, il est unique dans le monde; il renferme les lois de Charlemagne écrites en lettres d'or sur un parchemin de couleur pourpre. L'Université de Paris nous l'envie. Nous possédons aussi quelques livres écrits sur du papier, mais comme ce papier, fait de coton, est grossier et rude, il ne peut servir pour y tracer de fines lettres; jamais il ne remplacera le parchemin pour la solidité et la beauté. Ce qui pourrait devenir d'un bon usage, c'est le papier fait de toile. En Hollande, il est encore inconnu, mais on commence à le fabriquer en France. Un de nos moines, qui habitait ce pays avant d'entrer dans notre ordre, nous a apporté un manuscrit, tracé sur ce papier. Regardez, le voici: il est fin et blanc comme du parchemin, et il paraît que son prix est de moitié inférieur.

La jeune fille écoutait avec attention tout ce que le bon prieur lui disait, et elle ne pouvait détacher ses regards des splendides manuscrits qui s'étaient devant elle.

Grâce à cette visite et aux choses intéressantes qui s'étaient déroulées sous ses yeux, son esprit fit un peu trêve aux amers soucis qui l'assiégeaient; — et pourtant, en ce moment même, une abominable trame s'ourdissait contre elle.

(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.
Un moine s'avança vers les jeunes filles.

RÉBUS N^o. 7.

11			3
	12		
		13	
		1	14
		2	15

Demander: Disposer les nombres 1 jusqu'à 25 dans les 25 cases, de façon que la somme de chaque rangée, prise de haut en bas, ou de droite à gauche, ainsi que celle des diagonales, forment partout le nombre 65.

Pour faciliter la solution, nous avons indiqué la place de quelques chiffres.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 7 juin 1879, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS :

3^e, 4^e ou 5^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-dessus.

SOLUTION DU RÉBUS N^o 6.

DANS LES BRAS DE LA MORT, LE MALADE VOIT LE TERME DE SES SOUFFRANCES.